

Leurs printemps

Commissaire d'exposition : Léa Chauvel-Lévy

Pierre Ardouvin
Grégoire Bergeret
Stéphane Calais
Erik Dietman
Morgane Erpen
My-Lan Hoang-Thuy
Emmanuel Le Cerf
Thomas Mailaender
Jérôme Robbe
Alice Robineau
Elsa Sahal

Vernissage samedi 26 mai
de 15h à 20h

Ouverture exceptionnelle dimanche 27 mai
à l'occasion de **Paris Gallery Weekend**

26 mai -19 juin 2018

Contact presse
Marion Prouteau
marionprouteau@galeriepapillonparis.com

{ Galerie
Papillon }

galeriepapillonparis.com
contact@galeriepapillonparis.com
13 rue Chapon 75003 Paris
+33 (0)1 40 29 07 20

Leurs printemps

Ma grand-mère était fleuriste. Alors qu'elle perdait la mémoire peu avant sa disparition, elle se souvenait néanmoins du nom des fleurs. Les gestes quotidiens et itératifs aux Halles, dans le Ventre de Paris, puis à Rungis, avaient ancré une multitude d'espèces. Robert Doisneau a photographié ses amis, sa bande. C'était le point de départ d'une exposition qui, je l'ignorais alors, allait devenir une forme d'hommage. Si son origine est personnelle, l'aventure de *Leurs printemps* est collective à travers les œuvres de onze artistes qui investissent la fleur comme forme et comme signe.

La représentation artistique de la fleur se multiplie dès le XVI^{ème} siècle au moment où celle-ci devient profane.

À travers différentes installations, peintures, dessins, photographies, cartes postales, céramiques, l'exposition est le point d'arrimage de plusieurs notions : la fleur comme grammaire formelle, la fleur à l'ère anthropocène, et encore la fleur comme incarnation d'un désir précaire.

Stéphane Calais et Jérôme Robbe éprouvent chacun à leur façon le besoin de dessiner ou de peindre des fleurs, quotidiennement pour le premier, par phases intensives pour le second. C'est leur grammaire formelle, un peu à la façon d'un Hockney que l'on cite volontiers ici "Je dessine des fleurs tous les jours puis les envoie à mes amis, comme ça ils reçoivent des fleurs fraîches tous les matins". Stéphane Calais épouse, épuise et renouvelle ce motif chaque jour, Jérôme Robbe offre ses bouquets peints à des personnes qui l'ont aidé dans sa vie.

La nature de la fleur, son essence même, organe de reproduction sexuée, entraîne des constructions culturelles qui font d'elle une métaphore du cycle de la vie. Elle est là au début. Elle est là à la fin. Les laves imprimées de Thomas Mailaender illustrent ce continuum notamment à travers une image de pierre tombale ainsi qu'une rose blanche dont le cœur incarne une tête de mort. Pourquoi fleurit-on les tombes ? Parce que la fleur est sexuelle, gage de vie par la présence en elle de deux sexes ; mâle et femelle, étamine et pistil. Un pistil noir, mat, dense et attirant signé Elsa Sahal se dresse dès l'entrée de l'exposition. Au seuil était la vie... Cet organe femelle engage un discours amoureux avec une photographie d'Emmanuel Le Cerf, une fleur de pavot, sensuelle, duveteuse, percée pour y laisser passer un lacet de cuir comme on procéderait à une incision pour en récupérer l'opium. Une fleur immortalisée dans un dernier geste photographique par l'artiste qui passera ensuite au volume. Immortalisées, c'est aussi le cas des jonquilles d'Alice Robineau qui les cueille aux Batignolles et les résine alors qu'elles sont encore en vie. Oui, il est bien difficile de tourner le dos à l'implacable poncif du *memento mori* et de la vanité – à cette "grâce dans la mort" comme l'écrivait Georges Sand face aux aquarelles de fleurs de Delacroix.

C'est le sens du bouquet de fleurs éternelles de Pierre Ardouvin. Artificiel, fané à jamais, cet ensemble posé sur un guéridon nous met face à ce couperet "du temps qui passe trop vite, de la fragilité et du triomphe de la mort" selon ses mots.

S'il est légitime de conceptualiser les fleurs à travers ce prisme de la précarité, de l'éphémère et de la finitude, les fleurs de lys tatouées par My-Lan Hoang-Thuy n'y échappent guère puisqu'elle les laisse volontairement mourir au cours de l'exposition –

une dialectique optimiste est également possible. Un à un, les pétales tombent mais sur chacun d'eux la beauté implacable d'une femme, nue, est imprimée et éveille désir et puissance de vie. Gageons que l'artiste teinte et égaye métaphoriquement la disparition. Une disparition programmée, d'ordre écologique, chez Morgane Erpen dont l'installation *Carduus* rappelle en faisant flamber des chardons que l'homme domestique la nature jusqu'à son épuisement. Tout acte de représentation de la fleur est une tentative latente de domestication. Il est intéressant à cet égard de rappeler avec Valérie Chansigaud que "la place des fleurs dans les arts suit très exactement celle du développement des jardins fleuris (...) les premiers portraits de fleurs de la fin du XVIème siècle et du début du XVIIème siècle sont uniquement composés de variétés cultivées."¹ Les fleurs sauvages sont sous-représentées picturalement, voire inexistantes. Avec Grégoire Bergeret, la fleur éclot, explose, c'est un obus, frondeur, arrêté dans sa course. Figé en un état, dans ce métal brut qui défie l'organique et le vivant.

En explorant la nature contradictoire des fleurs, *Leurs printemps* souhaite célébrer la vie tout autant que la renaissance dans ce qu'elle peut induire de réminiscence. "Le vrai tombeau des morts est le cœur des vivants" ainsi en avait décidé Cocteau. Après la disparition d'Erik Dietman, Claudine Papillon a retrouvé une enveloppe contenant une édition très limitée, trois exemplaires, datée de 1963 : trois cartes, désuètes et fleuries, où "heureux anniversaire" est recouvert de sparadrap. Celui qui deviendra l'ex-Roi du Sparadrap panse/pense le temps qui passe de ces vœux fleuris.

Léa Chauvel-Lévy

¹ Valérie Chansigaud, *Une histoire des fleurs : entre nature et culture*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2014.

Pierre Ardouvin

J'ai utilisé des fleurs artificielles de bazar, de ces pauvres imitations en plastique qu'on appelle aussi fleurs éternelles. Celles-ci sont habituellement associées aux décorations cheap ou mortuaires. Je les utilise à contre-emploi et avec humour pour en faire des bouquets éternellement fanés. Ce sont en quelque sorte des vanités, des allégories de la mort, du passage du temps. Les fleurs dans les natures mortes allégoriques représentent le temps qui passe trop vite, la fragilité et le triomphe de la mort. Les bouquets ont été traités, chauffés et déformés pour paraître éternellement fanés et disposés dans des vases, sur des napperons et des guéridons surannés.

Grégoire Bergeret

Cueillir ça dans les alpages Suisse quand on est gosse suscite de la fascination et des questions. On voit l'acier déchiré, puis on se dit que c'est militaire et enfin on sent le risque, on perçoit également qu'il s'agit d'autre chose que de la guerre. Après on vous raconte que la Suisse est un pays creux, plein de galeries et d'individus qui participent à l'effort national de défense, épisodiquement, durant toute leur vie. Vous présentez alors un conflit entre ce que vous avez appris du terme neutralité et ce que vous vérifiez par l'expérience, les pieds dans la luzerne et les fleurs de montagne. La palpation de l'objet révèle sa nature autrefois pleine et galbée, ce n'était pas une balle à blanc. On en déduit vite que si on avait été là à cet instant, BOUM.

Je possédais cet objet depuis quelques années et un jour, à la question, (que je me posais probablement tout haut à moi-même) Julia, ma compagne, a répondu : Tu n'as qu'à en polir l'intérieur. C'est le premier acte de notre collaboration.

Stéphane Calais

Les dessins de fleurs sont une gymnastique, un travail permanent, ce sont mes gammes mais ce sont aussi mes dessins les plus précieux. Ils tentent de capter ce qui ne dure pas bien évidemment mais sur du papier. Cela prolonge un peu le plaisir et rythme surtout un paysage de codes différents, de boucles, de traits, de tâches parfois, de hachures, lignes et courbes adorées. Cela crée un squelette superbe qui évolue, grandit et structure toutes mes décisions de peintre. Ma main ne doit plus penser qu'aux couleurs ; affranchie du dessin elle y revient dans la masse même de chaque ton.

Et puis il y a le reste. Le temps qu'il fait, les idées, les concepts que l'on ressasse, la peinture et Marie qui passe dans le jardin.

Erik Dietman

Au début des années 60, Erik Dietman utilise le sparadrap pour panser et penser les objets, il leur donne ainsi un nouveau statut : sous des airs de céramique, il les fait accéder à celui d'œuvre d'art. Ce furent les « objets pensés ».

Souhaite-t-il ici vraiment un « heureux anniversaire » ? En dissimulant le texte, il le fait ressortir ; veut-il occulter le message et panser les blessures que le temps impose ?

Avec ces trois exemplaires, l'artiste espérait-il un renouveau économique ? Le doute subsistera puisque Claudine Papillon a retrouvé dans une enveloppe l'intégralité de cette « édition ».

Morgane Erpen

Carduus est l'installation d'une histoire imaginaire autour d'un laboratoire expérimental. Plongée dans l'anthropocène, une espèce florale développe de nouvelles facultés ; afin de survivre dans un monde de plus en plus hostile à la présence de toute forme de vie végétale. La résilience de cette plante prend forme à travers le fait qu'elle puisse expulser du feu. Suspendue dans le vide, l'installation paraît légère et délicate contrastant totalement avec le feu qu'il la rend agressive et imposante. La hauteur des tubes de plexiglass suggère le plan

de travail et amène à imaginer le laboratoire. Les matériaux et la disposition carrée laissent une sensation aseptisée et épurée qui fait référence au laboratoire.

Le spectateur peut traverser l'installation, et alors il s'imprègne de son environnement en se retrouvant au centre de celle-ci et en ressentant la chaleur qu'elle dégage.

My-Lan Hoang-Thuy

J'en ai connu beaucoup : des Kim, des My, des Lan. Des fleurs, qui toutes servent à nommer les filles au Vietnam. Mais celles-ci, je vis avec elles depuis peu. J'apprends à les connaître, elles sont différentes de celles que j'ai côtoyées par le passé, plus naturelles. Celles-ci ne sont pas faites de tissu et de plastique, elles sont vivantes. La contrepartie serait leur sensibilité : les toucher, les manipuler, les maquiller, revient à modifier leur ligne de vie. Je me suis mise à vivre en rythmique avec elles, je les respecte en même temps que j'essaie de titiller leur durée de vie : parfois je les abime, d'autres fois je les conserve à différents états. C'est une danse entre elles et moi, une danse à deux cavaliers, deux tempos imposés, sans que jamais l'un ne prenne le pas sur l'autre. Ces fleurs, ces My et ces Lan, sont en elles-mêmes un alter ego mais ce sont aussi le support d'autoportraits photographiques.

Emmanuel Le Cerf

J'avais décidé de photographier des fleurs de pavot que je trouvais très séduisantes. L'incision de leurs capsules fait couler l'opium depuis des millénaires, leurs sépales sont parfaitement sexuels ; tout semblait parler de désir. Je les ai transpercées, équipées d'œillets et je les ai attelées.

Faire un bouquet c'est rassembler des fleurs, les coudre est un carnage mais elles semblaient somnoler contre leur tuteur de cuir.

Cette image est la dernière que j'ai réalisée avant de me séparer définitivement de mon appareil photo. Ce qui m'unissait à la photographie s'est rompu.

Thomas Mailaender

« Les images choisies ont été tirées à l'aide d'une imprimante spéciale utilisant des oxydes métalliques sur du papier à transfert transparent. Le transfert est ensuite découpé puis humidifié pour qu'il se ramollisse et se sépare du papier avant d'être appliqué sur la céramique, qui est alors cuite pour la troisième et dernière fois afin que la ou les images s'intègrent de façon permanente à l'œuvre. Inspirées de ses recherches sur d'anciennes techniques de photographie impérissable utilisant la cuisson, le travail sur lave de Mailaender donnent un nouveau souffle à des méthodes utilisées au début du vingtième siècle, époque à laquelle la photocéramique connut une forte popularité, portée par le succès des images touristiques imprimées sur des assiettes, tasses, etc. La technique de la photocéramique est aujourd'hui principalement utilisée pour la fabrication de plaques commémoratives qui fixent des êtres chers en une image éternelle. En adoptant ce procédé, Thomas Mailaender monumentalise des images tirées de sa « Fun Archive », une collection personnelle de plus de 11 000 images d'amateurs trouvées sur Internet et dans des marchés aux puces. En choisissant d'inclure ces images durablement dans l'émail, Mailaender leur confère une nouvelle matérialité et un statut face à l'histoire de la photographie. » D'après Luce Lebart.

Jérôme Robbe

Faire de l'art n'étant pas une chose anodine, il ne s'agit pas simplement de contenter son égo ni celui d'un regardeur. Prendre conscience de sa position dans le ou les médiums que l'on utilise nécessite une part d'acceptation de ce que l'on rejette.

Les pensées et les champs d'action sont vastes, les personnalités aussi. L'artiste, comme être social, paranoïaque et égocentrique peut être multiple.

Ainsi, je me suis penché sur mes *a priori*. De l'idée que j'avais de ce que signifie faire de la peinture aujourd'hui. Il m'apparut que j'oubliais, comme d'autres ne reconnaissent que ça, ce qui m'avait amené à la peinture : la représentation « bien faite ».

Quitte à entrer dans l'image, à vulgariser la peinture, avec une pointe d'humour, j'ai choisi de peindre des fleurs.

Des bouquets qui, travaillés avec la même technique que d'autres tableaux plus abstraits, rassurent dans leur identification immédiate. Ça c'est un tableau !

Il ne s'agit nullement ici d'une attaque mais d'un constat.

Dans sa représentation la plus humble, équivalent à la peinture de boîte de chocolats, je peux également éprouver le geste du pinceau.

J'y trouve de plus un grand plaisir à peindre. Traces, formes, gestuelles déployées au maximum des possibilités de chaque pinceau.

Non préparé, sans image de référence, chaque bouquet est une accumulation de signes abstraits, exécutés dans un laps de temps le plus court possible. Dans le bouquet présenté à la Galerie Papillon c'est l'image même de ces gestes qui a été imprimé dans les couches de vernis.

Mon entourage le plus proche et à la fois le plus éloigné de mon travail y trouvant son compte me ramena à ce simple fait : « Ma mère l'aime bien ».

Alice Robineau

Printemps aux Batignolles

Quatre solides vautours anthracites dominant.

Des encolures gerbent les têtes,
ondulants marteaux.

Mille jonquilles parsèment le parc.

Des corolles jaillissent des calices,

Jaune annonce leurs entrées, éclate sa lumière.

Le printemps, statue ses premiers jours.

Elsa Sahal

Cette pièce est issue d'une série de céramiques verticales prenant la forme de pistils que je poursuis depuis 2017. Mes pistils sont une référence à la partie féminine de l'organe de reproduction du végétal, alors que les étamines qui l'entourent, sont, elles, masculines. Déjouant ces assignations de genres, j'ai choisi d'évoquer uniquement le pistil qui s'élève comme un emblème féminin, phallique et imposant.

Il y a un parallèle entre la manière dont ma sculpture se construit verticalement, s'élève, et la manière dont les végétaux poussent en tendant vers la lumière.

J'ai choisi de traiter la surface avec un camaïeu d'émaux noirs colorés et mats. La partie supérieure évoque l'écume qui donne naissance à un deuxième pistil. Cette partie plus précieuse, renvoie la lumière grâce à son émail lustré.

Pierre Ardouvin - FR

Né en 1955 à Crest - vit et travaille à Paris.

Depuis le début des années 1990, le travail de Pierre Ardouvin se développe comme un scénario elliptique de nos désillusions. Sa poésie, souvent en lien avec la culture populaire, vient d'un rapport « dérangé » au langage et au monde.

Grégoire Bergeret - FR

Né en 1980 à Annecy - vit et travaille à Bruxelles.

En 2005, il obtient son diplôme national d'expression plastique de l'École des Beaux-Arts d'Annecy. Si son travail est protéiforme c'est parce que son origine est dans l'expérience vécue, par définition plurielle et en grande partie imprévisible. Les pièces qui en résultent semblent être des états de matière soumise aux opérations du hasard que l'artiste veut seulement rendre tel qu'il l'a perçu, ou qu'il provoque pour inviter l'imprévu.

Stéphane Calais - FR

Né en 1967 à Arras - vit et travaille à Paris.

Stéphane Calais a étudié aux Beaux-Arts de Nîmes puis à l'Institut des Hautes Études en Arts Plastiques à Paris. « Il utilise des techniques diverses qu'il détourne de leurs fonctions habituelles. Le dessin devient monumental, la sculpture, fragile, la peinture apparemment désinvolte. Son travail sauve de l'indifférence les formes désavouées de l'esthétique : illustrations, objets kitsch, dessins d'humour, objets de rebut et autres sont manipulés, transformés jusqu'à ce que surgisse leur essence de fétiche. »

K.L. dans "Tempérament et caractères selon les sexes" Éditions VillaRose, 2007.

Erik Dietman - SE

1937, Jönköping, Suède - 2002, Paris

C'est peu de dire qu'Erik Dietman est un artiste inclassable et jamais classé. Il s'est volontairement tenu en marge des mouvements artistiques de son époque avec lesquels il entretenait toutefois quelques affinités. Libre-penseur, c'est en artiste indépendant qu'il crée un corpus d'œuvres personnelles, oscillant entre réalité et poésie. Les dessins, les assemblages, les sculptures, s'articulent comme des rébus donnant une existence matérielle au mot.

Morgane Erpen - CH

Née en 1991 à Montreux - vit et travaille à Lausanne.

Morgane Erpen travaille principalement l'installation et la sculpture. Diplômée de l'ECAL en arts visuels en 2016, elle a d'abord commencé son parcours artistique à travers le graphisme ; en 2012 elle obtenait son CFC à l'ERACOM à Lausanne. Avant même sa sortie de l'ECAL, elle eut l'occasion d'exposer dans plusieurs expositions collectives.

My-Lan Hoang-Thuy - FR

Née en 1990 à Bourg-la-Reine - vit et travaille à Paris.

« L'ensemble de mon travail est traversé par des préoccupations découlant de la pratique de l'édition : la collection, le tri et le montage d'images et de textes, que je re-manipule en faisant émerger une lecture alternative de ces matériaux. J'utilise principalement le mode d'impression et de matérialisation des images pour en révéler des strates de leur histoire. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant la représentation contenue dans l'image que le processus de fabrication de celles-ci, l'envers du décor, qui agit tel un révélateur. J'utilise les images comme des outils et une matière première que je peux étirer, étaler. »

Emmanuel Le Cerf - FR

Né en 1984 au Havre - vit et travaille à Paris.

Après avoir suivi des études de graphisme de 2002 à 2004, il intègre en 2005 l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris en photographie et vidéo. Un séjour de cinq mois à l'École de Recherche Graphique à Bruxelles en 2008 marque le début de ses recherches en volume et il expose la même année au Royal College of Arts de Londres.

Thomas Mailaender - FR

Né en 1979 à Marseille - vit et travaille entre Paris et Marseille.

Après des études en photographie aux Arts Décoratifs de Paris (ENSAD), il fait un court passage à la Villa Arson. Peu à peu il enrichit son médium de départ, la photographie, et développe une pratique plus complète passant par l'installation, la sculpture et la vidéo. Sa réflexion prend comme point de départ le champ du documentaire. Thomas Mailaender aime à rendre monumentales des situations insignifiantes et quelques fois grotesques. Son point de vue est toujours distancié, de l'ordre du simple constat apparemment sans équivoque mais où l'absurdité tient le plus grand rôle.

Jérôme Robbe - FR

Né en 1981 à Paris - vit et travaille à Paris.

« Une peinture des possibles. C'est un peu de la sorte que pourrait se définir la pratique de Jérôme Robbe, qui sans relâche remet en jeu l'objet même de son travail afin d'en traquer des opportunités, d'en extirper des occurrences, d'en étudier des éventualités, qui in fine deviendront des réalités. Des réalités picturales s'entend, avec tout ce qu'elles impliquent d'acceptation de l'aléatoire et de l'accidentel dans un processus de recherche jamais figé et, à l'inverse, en mouvement constant. »
Frédéric Bonnet, Art-o-rama, 2014.

Alice Robineau - FR

Née en 1991 à Coutances - vit et travaille entre Regnéville-sur-mer et Paris.

Elle intègre en 2009 l'École des Beaux-Arts de Caen puis l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris dont elle sort diplômée en 2015. Alice Robineau construit des métaphores matérielles de ces épiphanies quotidiennes. Dans son atelier normand, sa vie parisienne s'invite dans l'élaboration de ses poèmes sculptés.

Elsa Sahal - FR

Née en 1975 à Bagnole - vit et travaille à Paris.

Diplômée de l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris en 2000, Elsa Sahal effectue une résidence à Sèvres en 2007 qui lui permet de développer le travail des émaux avec des cuissons à haute température. Lors d'une résidence à la Archie Bray Foundation dans le Montana en 2013, elle approfondit encore des techniques de cuisson et aborde de nouvelles formes, plus épurées.

Léa Chauvel-Lévy

Après des études de philosophie politique et éthique à la Sorbonne puis à l'École des Hautes Etudes en Sciences sociales, Léa Chauvel-Lévy est critique d'art, commissaire indépendante, directrice artistique et directrice de publication. Directrice des résidences LVMH Métiers d'art, elle a notamment signé le commissariat général du salon A PPR OC HE. Elle fait partie du jury du salon de Montrouge à l'occasion de sa 63ème édition, du comité artistique de la vente recto/verso. On lui doit de nombreux textes pour les galeries (Filles du Calvaire, Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, Christian Berst) ainsi que des préfaces de catalogue ou encore des entretiens d'artistes (Johan Creten, Éditions Perrotin).

Visuels



Pierre Ardouvin
Bouquet fané, 2010
Guéridon, napperon, vase, fleurs artificielles
110 x 49 x 52 cm
Courtesy de l'artiste et de la Galerie Praz-Devallade
Paris/Los Angeles



Grégoire Bergeret
Vanity BOUM, 2008
Obus de 35 mm, vis
11 x 11 x 11 cm
Courtesy de l'artiste



Stéphane Calais
Sans titre, 2017
Encre, acrylique et glycérophtalique sur papier
Fabriano teint dans la masse ph neutre
100 x 70 cm
© Marc Damage - Courtesy de l'artiste

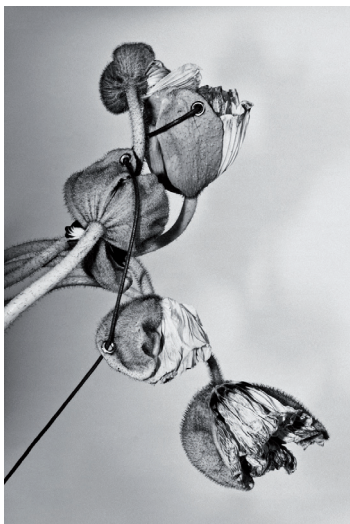


Erik Dietman
*Heureux anniversaire, quelques mètres et centi-
mètres de sparadrap*, 1963
Sparadrap sur carte postale
13,8 x 56,5 cm
Courtesy Galerie Papillon



Morgane Erpen
Carduus (détail), 2016
Tubes en plexiglass, chardons bleus, bonbonnes de gaz,
tubes en caoutchouc, tubes métalliques, câbles métalli-
ques et autocollant transparent - 200 x 200 cm
Courtesy de l'artiste

Visuels



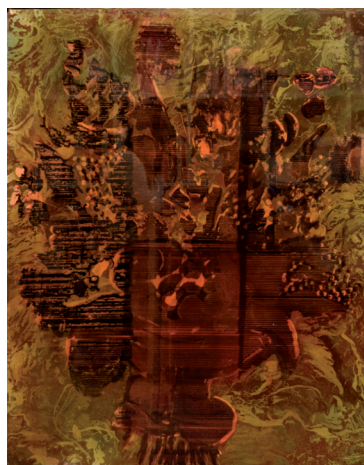
Emmanuel Le Cerf
Sans titre, 2015
Photographie, 45 x 30 cm
Courtesy de l'artiste



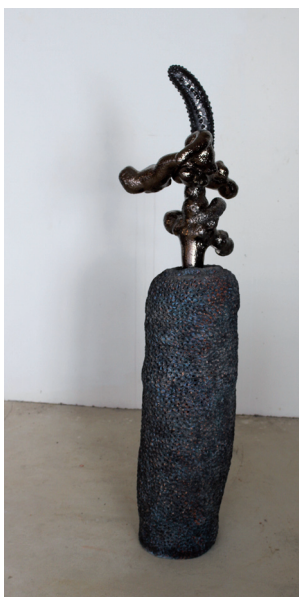
Thomas Mailaender
Lava multiple, 2018
Multiple de 100 exemplaires tous différents
Lave de Volvic émaillée - Dimension variable
Courtesy de l'artiste



My-Lan Hoang-Thuy
Sans titre (fleurs), 2017
Impression jet d'encre, tatouage sur fleurs de lys
Environ 10 x 50 cm
Courtesy de l'artiste © Raphaël Lugassy



Jérôme Robbe
Ma mère l'aime bien, 2014
Vernis, acrylique, peinture à l'huile,
impression jet d'encre manuelle, 68,5 x 80 cm
Courtesy de l'artiste



Elsa Sahal
Pistil noir, 2018
Céramique émaillée, 138 x 33 x 38 cm
Courtesy de l'artiste



Alice Robineau
Jonquilles, 2017
Résine polyester, pâte à sel, jonquilles, bouteilles
de Badoit, aluminium
50 x 70 cm
Courtesy de l'artiste